

Les repas à la campagne : [1ère partie]

Autor(en): **A.C.-R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 42

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178188>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 16 septembre 1865.

Il n'y a plus d'enfants ; les cadets nous l'ont prouvé jeudi, par leur charmante revue.

Dès 8 heures du matin, les différents corps militaires des collèges-écoles-moyennes du canton arrivèrent successivement dans notre ville, avec drapeau déployé et tambour en tête. Tous ces soldats en herbe étaient rayonnants de gaieté et d'entrain. Nous avons remarqué entre autres un mignon petit tambour, que Gargantua aurait mis par distraction dans sa poche de gilet, et qui, la casquette à la crâne, le regard haut, la démarche ferme, faisait résonner sa caisse comme un tambour de la grande armée après la bataille de Marengo.

Les cadets, au nombre de huit cents, se réunirent sur la place de Beaulieu, sous le commandement de chefs dont la taille surpassait de deux pieds au moins celle du plus grand des soldats. Une foule de parents, d'amis, de curieux était accourue. Les manœuvres étonnèrent les spectateurs, qui suivirent avec le plus grand intérêt les divers épisodes de cette fête, aussi gaie, aussi réjouissante que nouvelle. Les exercices à feu, exécutés avec toute la pétulance et l'agilité de la jeunesse, donnèrent à cette petite revue une animation extraordinaire ; c'était à celui qui brûlerait le plus rapidement ses cartouches. Les feux de pelotons, les feux de files, les décharges de l'artillerie ébranlaient la place et enveloppaient les spectateurs d'un épais nuage de fumée. C'était le cas de dire de ces petits troupiers : « Ils font plus de bruit qu'ils ne sont gros. »

Non, il n'y a plus d'enfants : allez maintenant qualifier de gamins ceux qui, pendant plusieurs heures, ont manœuvré comme des hommes et qui ne bronchaient pas au feu du canon. Quand on rentre à la maison, le fusil sur l'épaule, le visage ruisselant de sueur, les mains noircies par la poudre, on ne dit plus : « adieu, ma petite maman, » non, on dit : « morbleu, qu'il fait chaud !... n'avez-vous rien à boire ? »

Un moment délicieux fut celui où les cadets eurent un repos pour se restaurer. De longues tables chargées de petits pains, de pâtés et de saucissons furent prises d'assaut et mises à nu ; ce fut l'affaire de quelques minutes. Les uns, saisissant leur assiette, allaient s'asseoir sur le gazon, d'autres dans les bosquets, d'autres enfin sous les tables pour éviter l'ardeur du soleil. Mais,

disons-le, les personnes chargées de la distribution des vivres et liquides s'acquittèrent si bien de leur tâche que le vin n'arriva qu'à la dernière heure ; ces pauvres petits soldats ne purent se désaltérer qu'après une longue lutte avec le pain, le pâté et le saucisson.

Peu à près ce repas champêtre, la petite armée fut conduite sur la place de Montbenon où eut lieu le licenciement qui se fit avec un ordre parfait. Les différents corps, quittant la place pour se rendre à la gare, passèrent successivement devant les cadets de Lausanne qui, les rangs serrés et immobiles, présentaient l'arme pour saluer le départ.

Nous espérons revenir avec plus de détails sur cette jolie fête, qui aura, croyons-nous, d'excellents résultats, et a fait le plus grand plaisir à tous ceux qui y ont assisté.

L. M.

Les repas à la campagne.

« Les Suisses vivent pour manger et les Français mangent pour vivre, » disent nos grands voisins d'outre-Jura.

La chose est-elle vraie ? Pour nous, nous ne le croyons pas, tout en reconnaissant qu'il y a bien quelque chose qui pourrait porter à l'admettre, en étudiant les mœurs de nos campagnards, mais le doute ne tarde pas à tomber devant la réflexion.

Le campagnard suisse est fort travailleur ; il travaille un sol très accidenté, par là même pénible, quelquefois ingrat. C'est bien de lui qu'on peut dire en toute vérité qu'il gagne son pain à la sueur de son visage.

Or, tout ce que le corps perd en force par le travail doit lui être rendu par la nourriture, qui, par une admirable transformation, devient sang, nerfs, en un mot *corps* elle-même. Par conséquent, nos campagnards dépensant beaucoup de force, doivent nécessairement manger beaucoup pour rétablir l'équilibre détruit par le travail.

D'un autre côté, l'air vif et pur de notre patrie excite l'appétit. Demandez donc quelques informations sur ce sujet aux gentlemen, aux ladies qui parcourent notre Suisse, et vous frémirez à l'ouïe du nombre de beef-steaks, de rosbefs qu'ils ont engloutis !

Mais, disons quelques mots des repas dans nos campagnes.

C'est deux ou trois heures du matin. Le coq fait entendre son cri matinal. Le campagnard se lève en sursaut et saute à bas du lit; il faut aller faucher. Pour cela, il ne faut pas être à jeun, et comme le café ne répondrait pas aux besoins de son estomac, la diligente ménagère a préparé une excellente soupe, tout épaisse de pommes de terres et de légumes... Ah! il me semble en sentir encore le délicieux parfum, et nous vous voyons, lecteur citadin, humer aussi avec nous! C'est que ce n'est pas une soupe... à la française!...

Quand les faucheurs ont, pendant trois ou quatre heures de temps manié la faux, *désendané* l'herbe pour la faire sécher, il est six ou sept heures du matin, et leur estomac vigoureux a déjà digéré sa soupe, aussi attend-il avec plus ou moins d'impatience l'arrivée du second déjeuner, consistant en café au lait et en une appétissante omelette où les œufs ne sont pas épargnés. On s'assied sur l'herbe encore toute brillante de rosée, et les cuilliers et les fourchettes vont leur train. Chacun a sa ration; souvent, cependant, on mange à la gamelle dans le *bidon* traditionnel. Pendant ce temps les oiseaux sifflent leurs plus beaux chants, et la ménagère, qui a déjeuné à la maison, caquette tout son soûl, mais nos travailleurs n'écourent que d'une oreille: un œil sur leur cuillier et l'autre sur l'herbe qui se fane aux rayons du soleil qui monte majestueux, ils songent à reprendre la faux. Chacun se lève; les *molettes* glissent sur les faux qui sifflent ensuite en cadence sur l'herbe en formant d'épais endins. Aussi travaille-t-on courageusement jusqu'à neuf heures, heure *des dix heures* (*dé dix zhauré*), qui consistent en pain, fromage, viande salée ou salé, le tout arrosé d'excellente piquette, ne vous en déplaie.

Mais nous avons hâte d'en venir au repas le plus délicieux de la journée, non pas parce que c'est le plus abondant, le plus succulent, mais parce que c'est celui qui a le plus de charmes. Ce repas, c'est le *dîner*, ou, comme on dit à la Côte, *lou goûtâ*, c'est-à-dire *le goûter*.

On le comprend facilement, au milieu de la journée, nos travailleurs sentent déjà bien la fatigue qui les talonne, surtout si le soleil est ardent, et la faim ne parle pas moins. Aussi est-ce avec délices qu'ils s'étendent voluptueusement sous un arbre, au feuillage épais, ou dans un taillis, au bord d'une eau courante, quand c'est possible. Toute la famille est rassemblée: maîtres et ouvriers, mais il n'y a pas de distinction; on n'en admet point et avec raison. Chacun prend la position qui lui convient: *ses aises*, comme on dit. On savoure à loisir tout en jasant, riant, louant ou en critiquant malicieusement la ménagère sur ses talents culinaires. Chacun a faim, chacun est content, parce que le travail est le meilleur des excitants et la plus douce des satisfactions.

Voyez-vous d'ici ce ravissant tableau champêtre?

C'est là une idylle dans toute sa pureté et sa naïveté.

(A suivre.)

A. C.-R.

Qu'est-ce qu'un billion?

S'il n'est personne qui ne sache qu'un billion est la réunion de 1000 millions, il en est peu qui se soient rendu compte de la grandeur d'un tel nombre. Dans une société où il était question de la fortune colossale de l'une des premières maisons de banque de l'Europe, quelqu'un vint à dire: « cette maison roule non-seulement sur des millions, mais sur des billions, et elle peut en disposer de plusieurs. » J'essayai de contredire ce préjugé vulgaire, et demandai à l'un des principaux personnalités de la société, qui ne doutait aucunement de la valeur d'un billion: « Combien de temps vous faudrait-il pour compter un billion de francs? » C'est selon, me répondit-il, si je dois compter cette somme en argent ou en or; avec des pièces de 20 fr., je m'engage à être prêt dans une *semaine*, car je compte 100 pièces dans une minute. Eh bien? comptons, lui dis-je, pour faciliter notre travail, comptons notre billion en pièces de 50 francs. Vous comptez 100 pièces par minute, soit 6000 par heure et 96,000 par jour, si vous travaillez sans relâche pendant 16 heures. Vous voyez qu'au bout d'un jour vous aurez compté 4 millions et 800,000 francs. A la fin de la semaine, en y comprenant le dimanche, vous aurez compté 55 millions et 600,000 francs, ce qui est bien loin du billion!

Vous pouvez voir, lui dis-je, en continuant le calcul, que vous n'arriverez au but qu'au bout de 208 jours $\frac{4}{5}$, pendant lesquels vous n'aurez pas bronché d'une minute sur les seize heures que vous aurez consacrées à ce travail, car la moindre négligence vous ferait perdre immédiatement quelques milliers de pièces. Et si vous aviez voulu suivre votre inspiration et compter en pièces de 20 fr., vous auriez eu le plaisir d'y consacrer 520 $\frac{5}{6}$ jours, soit près de 18 mois, et enfin, si vous eussiez voulu compter le billion en pièces de un franc, vous en auriez vu passer devant vos yeux, et d'une manière continue, pendant 10,416 $\frac{2}{3}$ jours, soit pendant plus de 28 ans! Quel vertige!

A ce compte-là, la dette publique de l'Angleterre, qui dépasse 20 milliards ou billions de francs (d'après le tableau statistique de M. Alex. Michod), ne pourrait être remboursée par 100 employés, travaillant sans relâche pendant 6 heures par jour et à raison de 100 pièces par minute et au moyen de pièces de 100 fr., qu'au bout de 55 jours, 5 heures et 50 minutes.

Monsieur B., de Genève, à qui nous devons déjà l'intéressant article que nous avons publié sur la *selle de Payerne*, nous communique l'adresse suivante envoyée par quelques fidèles au Bailli de Lausanne, à l'occasion des manifestations qui eurent lieu dans le Pays de Vaud pour célébrer la prise de la Bastille,